

DISCUSSION DE LA CONTRIBUTION DE BAR-TAL & ANTEBI

Serge Moscovici

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, France

Je ne sais ce que je dois admirer le plus dans le texte de Bar-Tal & Antebi: le courage de les auteurs qui s'attache à étudier un des mystères de l'Occident, ou la suite des arguments, leur cohérence et le tableau d'ensemble qui s'en dégage. S'y exprime en tous cas une conviction intime, des sentiments forts et une expérience propre. On le perçoit facilement au vigoureux plaidoyer pour une compréhension, scientifique, certes, mais pas seulement, de ce que l'existence d'Israël a d'unique, en quoi elle nous concerne tous à un titre ou à un autre. Ils nous donnent à voir combien ce pays doit improviser pour former son monde moral et social, s'accrocher à la création d'une vie qui n'est peut-être qu'une destruction en sursis. Une destruction si familière au peuple juif, sujet d'expériences constantes et cruelles, que c'est à cette source, chacun le suppose, qu'il doit son exceptionnelle survie dans la longue histoire de l'Occident et de l'Orient. Tout cela, je le retrouve en filigrane dans ce texte qui réussit presque à nous présenter un type idéal de la vérité duquel on hésite à douter. Toutefois, et malgré les accents de vérité, je relève une série d'aspects qui demeurent obscurs. Ou tout simplement fragmentaires. En voici quelques-uns, brièvement indiqués.

(1) Il m'est difficile d'accepter une synonymie entre "belief", croyance et mentalité. D'abord, c'est l'évidence même, une mentalité, si on suit les historiens et les anthropologues, se réfère à un système de représentations concernant les divers champs de la vie d'un groupe ou d'une culture. Ou, si vous voulez, un ensemble de croyances dont celles concernant les intentions du monde, son hostilité, ne forment qu'une partie. C'est une question d'appréciation mais quand on détermine l'hostilité du monde, qui donc détermine les limites de ce monde? Qui, finalement, décide de quelle hostilité il s'agit et prend le risque de l'affronter chaque jour? Malgré tout, ces limites sont aussi celles d'une représentation à l'intérieur de laquelle la haine des autres prend un sens.

(2) J'ai évoqué ci-dessus la notion de croyance, dont l'usage qui en est fait en psychologie sociale, y compris dans cet article, me paraît devoir être enrichi. Comme dans la philosophie analytique, on désigne ainsi une proposition intentionnelle dont le contenu sémantique doit respecter certaines conditions de vérité. Seulement on ne peut pas se débarrasser de l'impression qu'en même temps il est fait allusion à un état psychique singulier de certitude, d'intensité ou de conviction. Certaines expressions, croire, croyant, foi, sont celles d'une expérience, l'expérience d'un homme fait et consumé par une passion qui dépasse sa volonté. Et Bar-Tal & Antebi conviendront, je l'espère, que cet état psychique n'est pas sans importance pour expliquer la manière dont un groupe réagit dans une situation de menace et prépare ses membres à cette fin. Du moins il ne l'a pas été pour Lénine qui cherchait à recruter des juifs pour son parti, en raison de la force avec laquelle ils croyaient. J'insiste sur ce point afin de justifier l'idée qu'une mentalité (et un système de représentations ou de croyances en général) doit être rattaché à un contexte d'émotions et ne saurait se réduire à un tissu de pures cognitions. En bref, une mentalité est d'abord vécue et ensuite pensée. Curieusement, sur le contexte d'émotion, Bar-Tal & Antebi nous en apprennent beaucoup et

d'autant plus qu'ils ne nous en disent que fort peu. Comme tout critique, qui simplifie légèrement pour être clair, je me permets d'affirmer qu'il est difficile d'adhérer à une position du genre: "The strength of siege mentality is contingent of the number and influence of the group's members who believe in the negative inventions of the world. The larger and influential, etc..." (p. 49). En ce qui concerne les Juifs au moins, cette proposition est, soit superflue, parce que tous y croyaient, soit imprécise, car elle reste silencieuse sur la force de la croyance elle-même. A mon avis, dans une telle conjoncture, cette force est beaucoup plus importante que le nombre de ceux qui partagent la croyance. C'est la sagesse du monde qui nous l'apprend.

(3) Les savants qui étudient la Bible utilisent "israélite" pour se référer au peuple de l'ancien Israël jusqu'au retour de l'exil babylonien. Ils se distinguent ainsi "d'Israéliens" qui s'applique aux citoyens de l'Etat d'Israël depuis 1947. Les "Juifs" sont donc les Israélites depuis le retour d'exil jusqu'à présent. "Juif" vient du mot hébreu "yehudi" signifiant un descendant de Juda qui fut le quatrième fils et héritier de Jacob, le dépositaire historique de la bénédiction de Yahve donnée à Abraham. On n'utilise plus "hébreu" que pour les ancien Israélites. L'hébreu désigne maintenant la langue de l'Israël contemporain et ce qui fut, sous sa forme ancienne, le vieux langage cananéen de la Bible Il serait peut-être difficile d'expliquer pourquoi je me suis livré à ce petit exercice de philologue amateur. Si ce n'est pour exprimer une opinion. A savoir, qu'il n'est pas vraisemblable de raisonner sur une mentalité comme s'il s'agissait d'un système de représentations transhistoriques. Il faut rendre hommage au talent avec lequel Bar-Tal & Antebi nous présentèrent des documents et des résultats d'enquêtes d'où ressort une image qui reste la même à travers les époques. Et un exemple comme celui du peuple juif se prête trop bien à illustrer une sorte de destin. Je ne vois pas quel autre peuple aurait pu se réclamer d'une éternité - le mot se trouve dans le texte - même s'il l'avait voulu.

Or justement cette exemplarité est à tous les coups trompeuse. Non seulement parce qu'il est impossible de penser une mentalité hors de son histoire, mais surtout celle du peuple juif qui a été un de ses grands acteurs et qu'il a si profondément marquée. Eut-il été capable d'une prouesse interdite aux autres, resterait encore à démontrer que ce lui fut propre et permanent. Il vaut mieux quitter ici ce point délicat, non sans avoir cité, à toutes fins utiles, un texte de Wittgenstein "Betrachte diese Beule als ein regelrechtes Glied deines Körpers! Kann man das, auf Befehl? Ist es in meiner Macht, willkürlich ein Ideal von meinem Körper zu haben oder nicht? Die Geschichte der Juden wird darum in der Geschichte der europäischen Völker nicht mit der Ausführlichkeit behandelt, wie es ihr Eingriff in die europäischen Ereignisse eigentlich verdiente, weil sie sie als eine Art Krankheit mit dem normalen Leben auf eine Stufe stellt, und niemand gern von einer Krankheit als Gleichberechtigtem mit den gesunden Vorgängen (auch schmerzhaften) im Körper spricht Man kann sagen: diese Beule kann nur dann als ein Glied des Körpers betrachtet werden, wenn sich das ganze Gefühl für den Körper ändert (wenn sich das ganze Nationgefühl für den Körper ändert) Sonst kann man sie höchstens *dulden*".

(4) Quoiqu'il en soit, le modèle - fonctionnaliste si vous voulez - qui sous-tend le texte de Bar-Tal & Antebi, celui de l'ingroup et de l'outgroup si familier aux psychologues sociaux, entre pour beaucoup dans la définition de cette mentalité. Il y a bien entendu "ingroup" et "ingroup"; en haut, en bas, à la périphérie, au centre, etc... Et ce sont les traditions, les circonstances secrètes et historiques qui façonnent leurs représentations et leurs relations à l'outgroup. Je ne veux pas me prononcer sur Israël, mais ce qui de toute évidence, colore la mentalité du peuple juif, dans la longue histoire, est bien qu'il a été et s'est considéré comme

une minorité. Doit-on évoquer ici la conviction si profondément enracinée d'être le peuple élu? Et ce ne sont pas les prophètes qui ont magnifié la vocation du "reste" à partir duquel ce peuple, voire les peuples, renaîtront dans la plénitude. Oui il serait plus juste et plus conforme à la tradition particulière du peuple juif de parler d'une mentalité de minorité énergique. Gibbon parle du "zèle inflexible" des juifs, de "leur opiniâtreté invincible à conserver leurs cérémonies particulières et leurs mœurs insociables" qui ont été décisifs aux origines de la religion chrétienne. Et à vrai dire le fait d'être assiégé n'est qu'une facette de l'existence et de la mentalité d'une minorité qui persiste fermement et avec le plus de consistance dans son action. En soi le prodige de la survie, dans des conditions parfois inhumaines, n'a pas plus d'importance que le passé lui-même, brouillé dans les mémoires. Plusieurs milliers d'années d'histoire, même si l'on croit pouvoir les assumer, n'apportent rien d'extraordinaire à l'existence présente, la souffrante nostalgie, parfois, d'un paradis promis. Ce n'est pas le simple regard jeté sur le passé qui donne à voir ce prodige mais le sentiment qu'il donne à chacun d'être condamné à le répéter, de ne pas pouvoir lui échapper, même quelques générations. On trouvera le témoignage, non seulement de cette mentalité minoritaire, mais aussi de son horizon de la vie dans les écrits de Freud, Einstein, Trotski, Proust, Kafka et tant d'autres, que l'on est découragé à l'avance de les produire. Ils ne s'arrêtent pas à l'hostilité, à la discrimination, et on n'a pas l'impression de lire ou d'entendre la plainte des assiégés. Il n'y a certes là rien qui fasse penser au comptable vérifiant le chiffre de ses malheurs. On est frappé au contraire par le ton de fermeté, de combativité, comme par la constante volonté de braver le monde hostile et de le transformer de fond en comble. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce point essentiel, le seul sur lequel je me sens diverger de Bar-Tal & Antebi. Peut-être voudront-ils bien reconnaître que je m'y trouve en excellente compagnie: celle de Weber dans ses magnifiques pages sur le "peuple paria", et celles de Lewin dont le livre "Resolving Social Conflicts" est une étude minutieuse et profonde de cette mentalité. Et dont il ressort, pour l'essentiel, une vision de tension entre une minorité et une majorité. Il y a dans ce livre une sensibilité extrême à la discrimination et à l'énergie avec laquelle il faut y faire face. Peut-être Bar-Tal & Antebi voudront-ils prendre en considération le fait que les Israéliens forment une des rares sociétés volontaires de l'histoire, et revoir quelques uns des jugements qui émaillent leur texte, à la lumière de ce constat.

(5) A plusieurs reprises, j'ai exprimé le regret de voir la psychologie sociale négliger le fait religieux, et plus encore les traces du religieux dans notre pensée et nos relations courantes. La question est alors de savoir s'il est possible d'en faire l'économie à propos des représentations sociales profondes ou des mentalités. Le psychologue social peut dire qu'il ne les voit ni ne les connaît. On lui répondra: "Tant mieux pour vous si vous croyez pouvoir décrire la réalité sans les prendre en compte". Mais quel pari que de réserver une portion aussi congrue à la religion dans la description de la mentalité d'un peuple auquel on donne partout le nom de "peuple du livre", c'est à dire de la Bible. A ceux qui ont conscience de cet aspect de la vie, qui le recherchent, la lacune paraîtra immense. Cela les conduit à déclarer: "Il n'est pas étonnant que vous les mettiez à l'écart, si c'est ainsi que vous simplifiez le champ, guère étonnant non plus que votre analyse des phénomènes soit si dépourvue d'éléments sacrés et de tragédie humaine. La part que Bar-Tal & Antebi assignent à cette tradition religieuse et à la mémoire collective me paraît trop restreinte. En lisant leur texte, j'ai eu l'impression qu'il y a un écart entre les Israélites, les Juifs et les Israéliens. Pour les premiers, l'expérience fondamentale est celle de l'exil. Ce sont eux qu'évoquent les rituels et que l'on cherche à imprimer dans la mémoire des générations. Ni les pogromes, ni les

exclusions n'ont remis en question ce fondement de la croyance au retour à la terre des prophètes. Or, il apparaîtrait que l'Holocauste est pour les Israéliens l'expérience fondamentale à laquelle on se réfère et qui légitime une existence périlleuse au sein d'un monde hostile. Un monde où l'on se sent seul dès l'instant où l'on s'est émancipé, en quelque sorte, de cette alliance à laquelle on a cru pendant des millénaires dans la Diaspora.

Mais je n'avance pas cette hypothèse sans hésiter, car il me manque la moindre compétence pour me prononcer dans un sens ou dans un autre. Le psychologue social Henri Zukier a écrit des pages fascinantes sur l'holocauste et je lui dois tout ce que j'en sais. Et aussi la conviction profonde que notre science doit faire éclater ses propres cadres afin de commencer à décrire, voire à interpréter, des phénomènes comme ceux dont traite l'article de Bar-Tal & Antebi. Ne nous irritons donc d'aucune divergence, puisque chaque divergence n'est que l'expression d'un chercheur qui s'interroge. Ce qu'il y a d'intéressant ici, ce n'est pas qu'on puisse diverger, mais que ce soit à propos d'un travail de qualité et d'un problème d'une rare importance.

Serge Moscovici
EHESS-LPS
105, Bd Raspail
75006 Paris
France